349. Londres, Jeudi 23 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

Ambassade à Londres, Ambition politique, Diplomatie, Europe, Famille Guizot, Politique, Politique (Internationale)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

352. Paris, Samedi 25 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

est une réponse à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1840-04-23
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitOn m'assure qu'en passant à Berlin les comtes Pahten et Orloff ont tenu, l'un et l'autre, un langage très modéré, et qu'ils ont dit notamment qu'il fallait que les affaires d'Orient fussent réglées de concert entre les cinq cours et sans se séparer de la France.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 395/92-94

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/314

Information générales

LangueFrançais
Cote958-959, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
349. Londres, Jeudi 23 avril 1840,
8 heures

On m'assure qu'en passant à Berlin les comtes Pahlen et Orloff ont tenu, l'un et l'autre, un langage très modéré, et qu'ils ont dit notamment qu'il fallait que les affaires d'Orient fussent reglées de concert entre les cinq cours, et sans se séparer de la France.
Si cela est, et je suis porté à le croire, vous avez là, le symptôme le plus clair de l'état actuel des affaires et des esprits de l'état au fond et non à la surface, dans la réalité et non selon l'apparence.
Selon l'apparence, la division est toujours grande. La France ne songe qu'à soutenir le Pacha d'Egypte. L'Angleterre qu'à l'abaisser. La Russie qu'à désunir la France et l'Angleterre. L'Autriche et la Prusse qu'à pressentir qu'elle sera l'issue de la lutte et à s'y adapter.
Il y a de cela en effet, aujourd'hui comme au premier jour, et c'est ce qui frappe au premier coup d'oeil. Les yeux vulgaires doivent s'arrêter là et croire qu'ils ont tout vu. Mais au delà de cette surface des affaires, au fond des cœurs, de tous les cœurs, il y a quelque chose de bien plus réel et plus puissant, le désir de l'immobilité dans l'ordre établi, la crainte de toucher à cette machine Europeenne qui se remet à peine de tant de sécousses, le pressentiment qu'en y touchant on amènerait on ne sait pas quoi mais quelque chose de grave, aussi grave qu'inconnu, impossible à prévoir, impossible à arrêter une fois commencé.
A-t-on raison d'avoir le pressentiment ? Je ne sais pas ; mais on l'a ; tout le monde l'a ; et au moment décisif, tout le monde le retrouve après l'avoir oublié. On l'oublie en effet ; et là est la cause du caractère faible, mesquin, incohérent de la politique de notre temps.
Si les gouverements Europeens se rendaient compte nettement de ce qu'ils pensent et veulent réellement, s'ils parlaient et agissaient d'après le fond de leur pensée et de leur volonté, tout serait serait entre eux simple, prompt, conséquent. Ils auraient eux-mêmes du repos et de la grandeur. Leur unanimité dans une idée et une conduite commune leur en donnerait infailliblement. Mais en même temps qu'au fond, et en définitive ils sont dirigés par une même idée et un même dessein, ils s'abandonnent, dans le cours de la vie, à des idées, à des desseins, à des intérêts secondaires, qu'il ne suivent pas hardiment et jusqu'au bout, ni de manière à rompre tout à fait avec l'idée dominante à laquelle ils rendent tous hommage, mais qui les entrainent à des déviations, des oscillations, des tatonnements, des luttes pleins dembarras et vides d'effet.
On a assez de bon sens pour que la petite politique ne tue pas la grande. On n'a pas l'esprit assez haut, ni assez ferme pour que la grande politique tue la petite. On se conduit raisonnablement, après tout sans en avoir l'honneur, ni tout le profit. Un gouvernement qui adopterait toujours et tout haut pour règle de sa conduite, avec connaissance et conséquence, cette idée simple de paix et de maintien, à laquelle,

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/314

tôt ou tard, de bonne ou de mauvaise grâce, ils se rallient tous, aurait en Europe une dignité et une influence plus grande qu'on ne peut imaginer. Je vais vous dire quelque chose de bien arrogant. Ce que les gouvernements pourraient faire avec tant déclat et de fruit, j'essaye de le faire pour mon compte et dans ma sphère d'action. Je me porte en toute occasion, avec tout le monde, l'interprète de l'idée qui aujourd'hui et pour longtemps encore, domine au fond de tous les esprits. Je m'applique incessamment à les y ramener, à dissiper les petits nuages qui cachent, de temps en temps, à certains yeux l'étoile à laquelle tous se confient. Je rappelle vers la grande route ceux qui se fourvoyent dans les petits sentiers. Là est tout mon travail. Et dans ce travail j'ai pour allié le secret désir la secrete foi de tout le monde. Je les pousse tous dans le sens définitif où ils penchent, quoiqu'ils tâtent et vacillent dans des sens très différents.
Si je ne me trompe, le fond commence à prévaloir sur la surface, la réalité sur l'apparence. Tous commencent à s'apercevoir que sur la question d'Orient comme sur toutes les autres, les intérêts divers, les desseins opposés sont secondaires, qu'il serait imprudent et probablement vain de les poursuivre ; qu'il vaut mieux se conduire d'après ce qu'on a d'intérêt identique, d'intention commune, et s'y rallier de concert.
C'est cette idée qui a porté la Russie à ne pas tout risquer pour garder son traite d'Unhiar-Skelessi, qui la portera à ne pas tout risquer pour brouiller, l'Angleterre et la France. C'est cette idée qui a si puissamment combattu, dans le cabinet anglais, ses préventions et ses méfiances contre la Russie, qui combattra et atténuera aussi, je l'espère, ses préventions et ses méfiances contre l'Egypte. Le mouvement qui ramène tout le monde vers cette idée est encore faible, obscur, contrarié, tiraillé ; cependant il existe
et tout le monde en ressent l'effet ceux-là même qui persistent à s'y refuser. Je suis loin de compter sur le succès. L'expérience m'a appris que les petites idées, les petites passions peuvent l'emporter sur les grandes, pour longtemps, sinon pour toujours. Cependant et à tout prendre, je crois à l'empire de grandes idées, plutôt que des petites, et je m'y confie davantage.
Soyez sure qu'il y a ici dans le corps diplomatique, dans le pays, dans les Chambres, dans l'intérieur même du Cabinet, un secret travail, un effort point prémédité, point concerté, mais naturel et croissant pour surmonter l'entêtement de Lord Palmerston, et prévenir toute désunion, dans cette affaire, entre l'Angleterre et la France ; pas du tout pour amener, en revanche, une désunion entre l'Angleterre et la Russie, mais pour ramener au contraire tout le monde à un dessein commun et à un arrangement accepté de tous.

3 heures
Je vous en ai dit bien long ce matin, et j'en aurais bien davantage à vous dire. C'est à propos des grandes choses et des choses intimes que l'ennui de l'absence se fait surtout sentir. C'est aujourd'hui mon mauvais jour comme le mardi pour vous. J'ai eu de vos nouvelles ce matin par ma mère qui me dit qu'elle vous a vue Lundi. Ma pelite fille est à merveille, M. Andral, qui a examiné à fond sa poitrine, l'a trouvée en très bon état. Point de mal dans l'organisation, seulement beaucoup de délicatesse et un rhume accidentel.
Je viens de voir Dedel qui part après-demain pour aller passer quinze jours en Hollande. Il m'a fait venir l'eau à la bouche, pas pour la Hollande. Adieu. Adieu. Donnez-moi aussi de bonnes nouvelles de vous. Le beau temps continue, et je le vois avec quelque regret. C'est pour juin que je veux du beau temps. Vous savez que je ne sais pas jouir seul. Adieu encore

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/314

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 349. Londres, Jeudi 23 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-04-23.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/314

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur349
Date précise de la lettreJeudi 23 avril 1840
Heure8 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 19/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024